

Dérivations

Pour le débat urbain

Philip Lawton / Ogeo Fund / Bus / Inat
Vincent Peremans / Bxl universel
Paul Devens / Maison Rigo / Wallonie cyclable
Istanbul / Non-lieu / Georg Simmel

4

Juin 2017



GEORG SIMMEL

LES GRANDES VILLES ET LA VIE DE L'ESPRIT

(1903)

Stéphane Dawans

Philosophe.
Il est chargé de cours à la Faculté d'architecture de l'ULg.

Et c'est vous, vous les
villes,
Debout
De loin en loin,
là-bas, de l'un à
l'autre bout
Des plaines et des
domaines,
Qui concentrez
en vous assez
d'humanité,
Assez de force rouge
et de neuve
clarté,
Pour enflammer de
fièvres et de rages
fécondes
Les cervelles
patientes ou
violentes
De ceux
Qui découvrent la
règle et résument
en eux
Le monde.

[Émile Verhaeren,
*Les villes
tentaculaires*]

En 1895, quand le poète belge Émile Verhaeren, comme tourmenté par un mauvais présage ou une vision funeste, ose encore espérer « *un monde enfin sauvé de l'emprise des villes* » devenues tentaculaires, le philosophe et sociologue allemand Georg Simmel, alors âgé de 37 ans, prend acte, sans états d'âmes, en tout cas sans se bercer nullement d'illusions, de l'immense changement qui affecte l'humanité et qui s'opère sous ses yeux de *citadin*. Berlin¹, sa ville, a grandi comme un champignon suite à l'industrialisation intensive et a largement dépassé le million d'habitants. Elle est devenue ce que l'on nomme désormais une *métropole*. Mieux, il s'agit d'une *capitale européenne* pour laquelle il est « *décisif que sa vie interne s'étende par vagues sur un vaste territoire national ou international*² ». La *grande ville* constitue dès lors le « *laboratoire social* », comme diront plus tard les sociologues de Chicago, qui permet à Simmel les observations qui le conduiront à devenir un des pionniers les plus importants de ce que l'on appellera la *sociologie urbaine*.

Envisagée « *comme forme de la vie moderne*³ », Simmel tente de saisir la (grande) ville dans une *démarche compréhensive*. Une telle

1. Simmel enseigne à l'université de Berlin puis déménage en 1914 à Strasbourg, alors ville allemande, où il est nommé professeur à l'université.

2. Simmel G., « Métropoles et mentalité », in Grafmeyer Y. & Joseph I., *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 2004, trad. Ph. Fritsch, p. 72.

3. Je reprends ici le titre de l'article de Céline Bonicco, « La ville comme forme de la vie moderne. L'étranger et le passant dans la philosophie de Georg Simmel », in *Cahiers philosophiques* 2009/2 (n°118).

méthode sociologique le rapproche de ses amis Ferdinand Tönnies et Max Weber, tous trois membres de la Société allemande de sociologie. Mais elle l'éloigne d'autant des positions positivistes d'émile Durkheim, son homologue français, particulièrement influent dans le champ de la sociologie qui cherche alors à conquérir son autonomie au sein des sciences humaines. Comme l'Allemand n'hésite pas à franchir, sans complexe d'ordre méthodologique, les frontières des disciplines scientifiques (philosophie, psychologie, économie, sociologie), le Français, fidèle au programme de son maître Auguste Comte⁴, le critique sévèrement, le taxant irrévocablement d'essayiste...

On découvre sans doute ici une des raisons qui auront contribué à contrarier pour longtemps la réception de son œuvre dans les milieux francophones, alors que les sociologues de Chicago s'en inspireront rapidement et durablement dans l'élaboration de ce qui deviendra, avec Park, Burgess et Mac Kenzie, l'*écologie urbaine* – une approche qui s'inspirera également des théories de Charles Darwin et postulera une interdépendance forte entre l'homme des villes (a fortiori des métropoles) et son *environnement urbain*.

LE TEXTE

Le « classique » qui nous intéresse ici, « Les grandes villes et la vie de l'esprit », est une conférence donnée en 1902 à Dresde, à la fondation Gehe, et publiée l'année suivante⁵. Simmel commente lui-même le texte en ces termes dans un post-scriptum : « *Par nature, le contenu de cette conférence ne se réfère pas à une littérature qui puisse être citée. Le fondement et le développement de ses idées principales sur l'histoire de la culture ont été données dans ma Philosophie des Geldes* »⁶.

Le public francophone – à l'exception de quelques spécialistes de la pensée allemande – ne pourra prendre connaissance de ce texte essentiel qu'en 1965, grâce à l'anthologie précieuse de Françoise Choay (présentée par Mathilde Collin dans le numéro 1 de *Dérivations*) qui en reprend des extraits importants dans la traduction de Pierre Aron. Il

faudra attendre 1979 et une autre anthologie fameuse, dédiée à l'école de Chicago, pour prendre enfin connaissance en français de la totalité du texte de la conférence, dans une traduction de Philippe Fritsch cette fois. A ce jour, le texte a été traduit quatre fois dans notre langue.

LES QUATRE TRADUCTIONS EN FRANÇAIS PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE DE

PUBLICATION :

- Aron, Pierre. In Choay Fr., *L'urbanisme, utopies et réalités. Une anthologie*, Paris, Seuil, 1965, p. 409-421.
- Fritsch, Philippe. In Grafmeyer Y. & Joseph I., *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine. Les éditions du Champ Urbain*, CRU, 1979 et repris aux éditions Flammarion, collection Champs, en 2004 aux pages 61 à 77. / Repris sous forme d'extraits choisis dans Ansary P. & Schoonbroodt R., *Penser la ville. Choix de textes philosophiques*, Bruxelles, AAM, 1989, p. 271-278.
- Ferlan, Françoise, *Extrait du cahier Les symboles du lieu. L'habitation de l'Homme*, n°44, éditions de l'Herne, 1983, p. 139-152 et réédité par les éditions de l'Herne en 2007 dans le format carnets, p. 7-44.
- Vieillard-Baron, Jean-Louis, *Qui introduit et traduit les textes dans Simmel G., Philosophie de la modernité*, Paris, Payot, 1989, p. 169-183. / Repris dans Simmel Georg, *Les grandes villes et la vie de l'esprit suivi de Sociologie des sens*, traduit de l'allemand par Jean-Louis Vieillard-Baron et Frédéric Joly, préface de Philippe Simay, Paris, Payot, Collection: Petite Bibliothèque Payot, n°910, 2013.

LES RACINES PHILOSOPHIQUES

Comme tous les précurseurs et pionniers de la sociologie, Georg Simmel est philosophe de formation. Sa filiation avec l'idéalisme allemand est évidente. De Hegel, il adopte le projet de rendre compte de l'intelligibilité du réel⁷ en identifiant les forces en conflit⁸,

7. « Ce qui est rationnel est réel, ce qui est réel est rationnel. C'est là la conviction de toute conscience non prévenue, comme la philosophie, et c'est à partir de là que celle-ci aborde l'étude du monde de l'esprit comme celui de la nature ». GWF Hegel, *Principes de la Philosophie du Droit* (1820), traduction de Gibelin, Vrin.
8. Le conflit est à ce point essentiel pour Simmel qu'il lui consacre une étude à part entière en 1908. Ce parti héraclitéen revendiqué donne à sa sociologie une tonalité un rien brutale, en prise avec le monde tel qu'il est, mais tellement tonique en ce qu'elle se tient éloignée de la morale petite-bourgeoise ou de ce que Julien Freund appelle, dans la préface à la traduction française de l'ouvrage, l'« engourdissement de la bonne éducation des groupes sociaux » (Simmel G., *Le Conflit*, Circé, 1995, trad. S. Muller, préface J. Freund, p. 7).

4. C'est Auguste Comte qui désigne la nouvelle discipline par le terme de sociologie et réclame qu'elle repose sur une méthodologie scientifique stricte.

5. « Die Großstädte und das Geistesleben » in *Jahrbuch der Gehe-Stiftung*, Dresden, hrsg. von Th. Petermann, IX, 1903, p. 185-206.

6. In Grafmeyer Y. & Joseph I., *Op.cit.*, p. 63.

en mobilisant le concept d'*esprit* (principe impersonnel qui se manifeste dans les formes culturelles que les hommes construisent au cours de l'histoire) et en évitant surtout toute attitude moralisatrice. Il serait donc vain, comme le font pourtant certains commentateurs aujourd'hui, de vouloir jauger les sentiments de l'auteur de *La Philosophie de l'Argent*, d'évaluer le pessimisme ou l'optimisme de cet observateur intrigué par la croissance des villes. Il est du reste très clair à ce sujet dans la belle conclusion à sa conférence :

« Étant donné que de telles forces sont incluses dans la racine comme dans la cime de toute vie historique, à laquelle nous appartenons dans l'existence fugitive d'une cellule, ce n'est pas notre tâche d'accuser ou de pardonner, mais seulement de comprendre⁹. »

À Kant, il reprend l'idée de « mise en forme » pour donner à la sociologie un outil méthodologique qui, comme l'idéal-type de Weber¹⁰, permette¹¹ de donner forme et même des formes à la *socialisation*. Il s'agit bien ainsi de mettre de l'ordre dans la complexité d'un monde social en plein mouvement et en pleine transformation.

En outre, et à l'instar de Tönnies, Simmel est aussi influencé par le vitalisme qui règne alors en Allemagne (Goethe, Schopenhauer, Nietzsche) et en France (Bergson est un assidu des soirées que les Simmel donnent dans leur salon de Berlin). La question de la *vie* est ainsi très présente dans le texte, tout comme l'idée d'*organicité* (idée forte qui influencera profondément la sociologie de Chicago). Enfin, on y trouve sans doute aussi des accents post-romantiques qui font partie de l'*esprit* désabusé fin de siècle. Ceux-ci ont pu faire croire à tort que Simmel était grossièrement pessimiste, alors qu'il n'exprimait probablement rien d'autre qu'une saine volonté de comprendre *par-delà le bien et le mal*. En témoigne, par exemple, sa conception de la liberté qu'il n'envisage aucunement à l'aune du bonheur ou du bien-être. L'exigence de décrire le réel l'emporte sur la considération morale.

« [...] s'il arrive qu'on ne se sente nulle part aussi seul et abandonné que dans la foule de la grande ville, il ne faut y voir que le revers de cette liberté : en effet, ici comme ailleurs, *il n'est nullement nécessaire que la liberté de l'homme se traduise dans sa vie effective par du bien-être*¹². »

LA SOCIOLOGIE S'EMPREND DE LA GRANDE VILLE

À la charnière du XIX^e et du XX^e s., sous l'influence de la révolution industrielle, de l'exode rural et de l'immigration, certaines villes ont grandi de manière époustouflante, passant parfois comme Chicago de la taille d'un village à celle d'une immense métropole. Les pionniers de la sociologie ont tenté de saisir ce que ce passage d'échelle de la petite ville à la grande ville pouvait signifier pour l'homme, en termes de changement et même de rupture. Influencé par Schopenhauer et la dynamique de la *volonté*, Tönnies envisage le passage des petites aux grandes villes comme le passage de la *communauté* (*Gemeinschaft*) à la *société* (*Gesellschaft*) et celui-ci, à son tour, comme le passage de la vie « végétative-animale » (en province) à la vie « animale-mentale » (ou vie urbaine proprement dite). Cette rupture ferait passer l'homme moderne d'un « monde chaud » (gouverné par les sentiments, comme dans la famille) à un « monde froid » (où la rationalité aurait pris le pas sur les passions). Weber parle plutôt de passage de la *communalisation* à la *sociation* (qui se serait déjà amorcé dans la ville du Moyen âge). Durkheim, quant à lui, s'appuie sur la division du travail pour cerner ces mutations et évoque une transition de la *solidarité mécanique* vers la *solidarité organique*.

Tous sont persuadés qu'il y a bien une modification structurelle majeure qui affecte l'homme moderne, dont on soupçonne déjà qu'il est condamné à devenir urbain. Les prédictions plus tardives de Lewis Mumford ou d'Henri Lefebvre sur l'urbanisation quasi totale de la planète et, évidemment, les chiffres actuels leur donneront raison. Si le taux d'urbanisation dans le monde tournait autour de 10 % au début du XIX^e s., il est aujourd'hui passé à 55 % (80 % pour les pays occidentaux) et est projeté à 75 % pour la fin du siècle. Comprendre ce qui définit la « condition urbaine »¹³ de l'homme moderne devient

9. Traduction de Françoise Ferlan, 2007, *op. cit.*, p. 43-44.

10. C'est un peu plus compliqué que cela si l'on tient compte du caractère ontologique de la forme, mais ceci dépasse de loin le cadre de cette introduction qui est une invitation à la lecture.

11. À l'instar du transcendantal kantien (les formes a priori de la sensibilité et les catégories ou concepts de l'entendement).

12. C'est nous qui soulignons. In Grafmeyer Y. & Joseph I., *Op.cit.*, p. 71.

13. Je reprends ici le titre d'un ouvrage du philosophe urbain Olivier Mongin paru au Seuil en 2001. Thierry

ainsi un impératif scientifique dont l'urgence politique ne cessera de se préciser.

Simmel affronte donc, lui aussi, ce que Lefebvre nommera « la révolution urbaine ». Il connaît bien les travaux de Tönnies, Weber et même Durkheim et intègre, comme ce dernier, la question de la division du travail dans le système logique qu'il construit pour comprendre la métropole. Il fait sienne la distinction entre *communauté* et *société*. En outre, et comme ses pairs, il établit une équivalence logique entre *urbanité*, *société* et *modernité* qui peut se représenter ainsi : urbanité \equiv société \equiv modernité. Mais il précise le tableau de la modernité, c'est là une de ses spécificités, à travers un système sociologique qui appréhende le réel à partir des formes de socialisation en les reliant aux idées et principes dégagés dans *La Philosophie de l'Argent* (1900), indéniablement son œuvre maîtresse.

LA LOGIQUE MONÉTAIRE

Dans la conférence de 1902, Simmel présume et s'appuie sur les recherches menées peu avant sur l'argent. Il y rappelle que « de tout temps, les grandes villes ont été le siège de l'économie monétaire, parce que la diversité et la concentration de l'échange économique donnent aux moyens d'échange une importance qu'ils n'auraient pas connue à la campagne, où l'échange demeure rare ». L'économie monétaire se distingue d'une économie plus primaire (propre aux campagnes) dans laquelle la production de biens est « domestique » – un producteur produit pour un acheteur qui en fait la demande (producteur et acheteur se connaissent donc) – et l'échange de biens demeure rare et « sans intermédiaire ». A l'inverse, dans l'économie monétaire, la production est destinée à un marché anonyme dans lequel, par définition, aucune relation (affective) n'intervient entre producteur et consommateur sinon un rapport d'échange anonyme. L'intensité des échanges y est exponentielle et se fait à travers l'argent – dès lors, plus il y a d'échanges, plus l'argent prend de l'importance. Un bien, un produit y reçoit une valeur d'échange (monétaire donc) afin d'être vendu sur le marché. Alors que dans l'économie campagnarde, un bien a une valeur d'usage (il est défini par ses qualités

incomparables, sa particularité, et le besoin qu'en a un usager) et se joue dans une relation interpersonnelle entre producteur et acheteur, le bien dans l'économie monétaire reçoit une valeur d'échange (exprimée en argent) et est l'objet de transactions multiples et anonymes. Les biens perdent leurs *qualités* (qui font leur valeur d'usage) et sont réduits à des *quantités*. Les choses sont « décolorées » et rendues équivalentes par leur traduction monétaire.

L'économie monétaire est, selon Simmel, étroitement liée au « règne de l'intellect », associé par lui à la rationalité et au calcul. L'intellect est, de manière assez classique, opposé à la « sensibilité » ou au « cœur » qui eux-mêmes désignent les affects, les rapports intersubjectifs directs (et donc dotés d'affectivité) ou encore la singularité des individus, les qualités individuelles. L'intellect, lui, à l'instar de l'économie monétaire, fonctionne en calculant : il fait abstraction des singularités et de l'affectivité et considère les hommes et les choses comme des quantités, comme des phénomènes quantifiables. Tout devient alors un « problème d'arithmétique ». Le développement conjoint de l'économie monétaire et de l'intellect n'ont « eu pour seul effet que de remplir la journée d'un plus grand nombre d'hommes, de pesées, de calculs, de déterminations numériques, de réduction de valeurs qualitatives en valeurs quantitatives¹⁴ ». Le temps, les relations, les choses, les hommes sont quantifiées avec de plus en plus de précision, de finesse. La « propagation de la montre de poche » constitue sans doute un symptôme parlant de cette transformation.

Que fait la grande ville dans tout cela ? Elle est le « siège » et même le « sol le plus nourissant », peut-être même une condition de possibilité, du développement de l'économie monétaire et de l'intellect, au détriment de l'économie domestique et de la sensibilité (qui s'enracinent dans la campagne ou le petit regroupement). De même agit-elle directement sur le développement et l'intensification de la division du travail sur laquelle nous ne pouvons ici nous étendre. A telle enseigne qu'on pourrait confondre, en allant trop vite, et en risquant de perdre le raisonnement, l'économie monétaire, l'intellect, la grande ville et la division du travail poussée à son plus haut degré.

Quoi qu'il en soit, le « citadin type » – l'expression est de Simmel – est embarqué dans le

Paquot, autre philosophe urbain contemporain, risque même le terme d'*Homo urbanus* (éd. du Félin, 1990) pour célébrer la vie urbaine en termes parfois bien moins nuancés, voire naïvement optimistes et même mystiques, puisqu'il y voit la condition de « l'épanouissement des esprits », « une possibilité de passion » (p. 136).

14. Grafmeyer Y. & Joseph L. Op.cit., p. 64.

développement de l'économie monétaire et de l'intellect. Il est déterminé par eux et devient un être à la fois rationnel et calculateur¹⁵. La métropole ou la modernité (puisqu'urbanité \equiv modernité), l'économie monétaire ou l'intellect ont pour particularité « de traiter les hommes et les choses » de la « même manière prosaïque ». Il s'ensuit que « la valeur d'échange, qui ramène toute qualité et particularité à la seule question du "combien"¹⁶ » finit par suppléer la valeur d'usage et que les hommes eux-mêmes sont pris dans cette loi de l'échange qui tend à les uniformiser. L'individualité de la personne (sa singularité, ses qualités propres) est dissoute, tout comme les relations affectives en tant qu'elles se basent sur les qualités individuelles. « Toute relation affective interpersonnelle se fonde sur l'individualité des personnes, tandis que, dans les rapports rationnels, les hommes sont réduits à des nombres, à des éléments qui, par eux-mêmes, sont indifférents et n'ont d'intérêt que du point de vue de leur production objectivement comparable¹⁷. » L'« esprit moderne est devenu de plus en plus calculateur » et la « psychologie économique » s'est imposée comme règle du mode de vie urbain.

LA PSYCHOLOGIE CITADINE

... Le matin par trois fois la sirène y gémit
 Une cloche rageuse y aboie vers midi
 Les inscriptions des enseignes et des
 murailles
 Les plaques les avis à la façon des perro-
 quets criaillent
 J'aime la grâce de cette rue industrielle
 Située à Paris entre la rue Aumont-Thieville
 et l'avenue des Ternes
 [Guillaume Apollinaire,
 « Zone », *Alcools*]

Si le poète futuriste peut célébrer avec autant de talent que d'enthousiasme la vie moderne et l'agitation urbaine, le citadin moyen doit plutôt, selon Simmel, s'en défendre afin que la surexcitation ne le mette en danger. Simmel n'hésite pas à emprunter les outils de la psychologie behavioriste pour comprendre, dans une approche qui préfigure l'écologie urbaine, comment la grande ville sur-stimule l'organisme humain et comment celui-ci réagit. Voilà qui vient compléter le

tableau déjà esquissé par Tönnies de la grande ville « froide » au regard de la communauté chaleureuse. Non seulement la rationalité économique pousse les hommes à privilégier la raison calculatrice aux sentiments, mais l'instinct de survie du citadin le conduit de surcroît, dans un environnement sur-stimulant et particulièrement agressif, à se créer « un organe protecteur contre le déracinement dont le menacent les courants divergents de son milieu externe : plutôt qu'avec le cœur il y réagit essentiellement avec l'intellect¹⁸ ».

Le citadin type est dès lors « blasé » : il fait preuve d'une « indifférence aux différences des choses, non pas en ce sens qu'elles ne seraient pas perçues, comme dans le cas des personnes stupides, mais en ce sens que la signification et la valeur des différences entre les choses, par suite la signification et la valeur des choses elles-mêmes sont ressenties comme vaines¹⁹ ». Les choses apparaissent à cet être nouveau « dans une teinte uniformément terne et grise, de telle sorte qu'il n'a aucune raison de préférer un objet à un autre²⁰ ». Le citadin, blasé, froid et calculateur, serait ainsi l'avatar de l'homme moderne.

Mais loin de juger, le sociologue nous donne ici des clés pour comprendre la complexité de la psychologie citadine. La grande force de cette philosophie ou sociologie, c'est de dépasser les catégories habituelles du bien et de mal pour montrer que l'une et l'autre se confondent dans la dynamique du social. L'indifférence du citadin n'est pas à appréhender comme un phénomène purement négatif, sur le mode de la perte. En effet, cette indifférence est nécessaire à la conservation de soi autant qu'aux formes de socialisation. Simmel va même jusqu'à affirmer que « l'antipathie nous protège, ainsi que la phase de latence qui précède le conflit ouvert : elle produit des distances et des écarts sans lesquels, somme toute, nous ne pourrions pas mener ce genre de vie²¹ ».

LE DILEMME SIMMELIEN

Ces approches économique et psychologique du citadin ont fini par esquisser la figure d'un homme moderne en héros shakespeareien. Sur fond de « tragédie de la culture²² », ce sujet nouveau pose une nouvelle fois la terrible

15. On se souviendra qu'étymologiquement le mot grec *logos*, sur lequel s'est bâtie l'histoire de la philosophie occidentale, s'il signifie *raison*, n'est toutefois pas étranger à la notion de calcul.

16. Grafmeyer Y. & Joseph I., *Op.cit.*, p. 63.

17. *Ibidem*

18. Grafmeyer Y. & Joseph I., *Op.cit.*, p. 63.

19. Grafmeyer Y. & Joseph I., *Op.cit.*, p. 66.

20. *Ibidem*

21. Grafmeyer Y. & Joseph I., *Op.cit.*, p. 68.

22. Je fais référence ici à un essai de Simmel de 1911 « Le concept et la tragédie de la culture ».

question : être ou ne pas être ? Dès l'ouverture de la conférence de 1902, Simmel le précise : « Les plus graves problèmes de la vie moderne ont leur source dans la prétention qu'a l'individu de maintenir l'autonomie et la singularité de son existence contre la prépondérance de la société, de l'héritage historique, de la culture et des techniques qui lui sont extérieurs²³. » Pris dans le jeu des forces qui régissent la vie urbaine et tendent à le choysifier, l'homme moderne ou le citadin type éprouve des difficultés à « mettre en valeur sa personnalité dans les dimensions de la vie métropolitaine²⁴ ». Partout, un « même ressort fondamental » apparaît : « la résistance que le sujet oppose à son nivellement et à son usure dans un mécanisme social et technique²⁵ ».

S'il veut être (c'est-à-dire trouver sa place), dans une société qui transforme les choses et les êtres en quantités, le sujet moderne n'a pas d'autre choix que de se singulariser : « pour sauver ce qui est le plus personnel, il faut mettre en œuvre une particularité et une singularité extrêmes ». Dans un contexte d'hyper spécialisation du travail, le sujet moderne va donc, paradoxalement, élaborer toutes sortes de mécanismes pour se distinguer²⁶. En hégélien, Simmel constate « l'atrophie de la culture individuelle par l'hypertrophie de la culture objective » et inscrit la haine que Nietzsche entretient « contre les grandes villes²⁷ » dans ce contexte de perte. Or, pour Simmel, rien n'est perdu d'avance ; là où une chose se perd, une autre peut se gagner. Ainsi, « si l'on s'interroge sur la position historique de ces deux formes de l'individualisme qui se nourrissent des rapports quantitatifs de la grande ville : l'indépendance individuelle et la formation de l'originalité personnelle, alors la grande ville gagne en valeur tout à fait nouvelle dans l'histoire mondiale des mentalités²⁸ ». On le voit, chez Simmel, rien n'est blanc ou noir, tout est conflictuel. Pour dépasser l'aliénation de la féodalité, le XVIII^e s. a fait « appel à la liberté et à l'égalité ». Mais aujourd'hui, « libérés des liens historiques, les individus veulent aussi à présent se différencier les uns des autres. En chaque individu, ce n'est plus l'"universalité

de l'homme", mais précisément l'unicité qualitative et le caractère irremplaçable qui constituent à présent les supports de sa valeur²⁹ ».

Nos contradictions les plus essentielles aujourd'hui ne sont-elles pas résumées dans ce conflit entre les « deux modes de détermination du rôle du sujet dans la collectivité » ? Ce combat sans fin qui se joue dans les grandes villes – dont la fonction, nous dit Simmel, est de nous « fournir le lieu » – n'est-il pas, plus que jamais, l'expression contemporaine du dilemme qui déchire l'homme occidental ?

POURQUOI LIRE SIMMEL AUJOURD'HUI ?

Il suffit de jeter rapidement un coup d'œil aux titres des ouvrages de Simmel – on le traduit et le publie de plus en plus – pour comprendre que le penseur de la modernité avait bien anticipé la course du monde et en avait identifié des problématiques parmi les plus caractéristiques : l'argent, le conflit, la ville, le pauvre, l'étranger mais aussi le secret, la mode, etc. Ce qui pouvait apparaître, chez les Français du moins, comme une faiblesse méthodologique au moment où la sociologie prétendait à une scientificité qui lui permette de rivaliser avec les sciences de la nature, passe aujourd'hui pour une approche créative, riche et particulièrement adaptée pour étudier la complexité du monde. L'approche qualitative et *interdisciplinaire* qui conduit Simmel à croiser la philosophie, la sociologie, la psychologie et l'économie semble bien en phase avec notre manière actuelle de penser. Que le sociologue allemand « s'arrange avec les moyens du bord », comme le bricoleur que Lévi-Strauss décrit dans *La Pensée sauvage*, cela nous apparaît comme étonnamment moderne – certains préféreront sans doute dans ce cas-ci le terme de post-moderne.

Oui, Simmel est sans doute un savant bricoleur et, à l'instar de Walter Benjamin, « un essayiste ». Durkheim aurait raison ! Mais l'essayiste de génie nous aide bel et bien à saisir ce qu'il y a de plus caché et de plus difficile à cerner au cœur-même du social et des villes comme, par exemple, et à contre-courant de la philosophie des Lumières, le rôle positif du secret. Il y a par ailleurs chez Simmel une tonalité particulière qui résonne avec justesse dans un monde qui n'est pas sans rappeler celui que décrivait Benjamin dans *Expérience*

23. Grafmeyer Y. & Joseph I., *Op.cit.*, p. 61.

24. Grafmeyer Y. & Joseph I., *Op.cit.*, p. 73.

25. Grafmeyer Y. & Joseph I., *Op.cit.*, p. 61.

26. Simmel, en précurseur, a consacré un ouvrage à la mode. Ce phénomène doit bien entendu être compris à l'aune de la tentative de singularisation qui caractérise le sujet moderne.

27. Grafmeyer Y. & Joseph I., *Op.cit.*, p. 75.

28. Grafmeyer Y. & Joseph I., *Op.cit.*, p. 76.

29. *Ibidem*

et *pauvreté*³⁰. Cette tonalité particulière – qui n'hésite pas à s'exprimer de manière littéraire – nous parle en ces nouveaux temps troublés.

En guise de conclusion, je laisserai les dernières lignes – mais quelles lignes ! – à Vladimir Jankélévitch qui a été un commentateur particulièrement inspiré de l'œuvre de Simmel. Philosophe français, ami d'Henri Bergson, Jankélévitch fait partie du petit nombre de ceux qui ont réhabilité le penseur berlinois en France, après son « excommunication » par le pape de la sociologie française. Il signe l'excellente préface à la publication française de *La Tragédie de la culture*, sous le titre « Georg Simmel, philosophe de la vie », et conclut ainsi son travail de compréhension d'une œuvre dense, placée sous le signe de la *modernité*, de l'*argent*, du *conflit* et bien entendu de la *métropole*, leur « théâtre » privilégié, celui où se joue *La Tragédie de la culture* :

« [...] tant que notre culture ne résout pas, dans une synthèse inexprimablement simple, dans une harmonie intuitivement vécue, la contradiction dramatique qui l'accable et la tue, le repos de l'esprit ne saurait être qu'un Absolu inhumain. Notre pensée se débat donc en un douloureux corps-à-corps avec ce qui la nie et où elle se retrouve pourtant ; "il ne faut pas dormir pendant ce temps-là !" »³¹.

La philosophie de Simmel n'est ni reposante ni rassurante ; « cette pensée mobile et perpétuellement inquiète », semblable à celle d'un Pascal à l'âge classique, comme le dit encore Jankélévitch, est précisément ce qu'il nous faut en ces temps incertains où les discours convenus, simplistes et sécurisants (quand ce n'est pas sécuritaires) sont amplifiés à dessein par ceux qui y voient la possibilité de tirer parti à peu de frais d'un désarroi mondialisé.

Le débat sur la ville n'échappe pas à la règle. Il se simplifie ou s'éducore volontiers dans un plaidoyer à forte teneur idéologique revendiquant un *droit à la ville* travesti qui aspire à l'harmonie d'un *grand soir* urbain, où les citadins auraient enfin la maîtrise de leur *entreprise*, vous aurez compris de leur ville. Il faut bien en convenir, le capitalisme est

souple et efficace. Il reprend à son compte les critiques contre lui formulées, par Lefebvre notamment, et en tire le meilleur profit. Il se réapproprie les meilleures intentions politiques (mixité sociale, développement durable, rénovations de quartiers, etc.) pour alimenter en bout de course ce que Chadoin³² appelle très justement « la fabrique de la ville néolibérale ». La métropole mise désormais sur le marketing urbain, sur la beauté de la vitrine qu'elle peut offrir à tous ceux qui sont en mesure de consommer, et relègue à sa marge ceux qui ne peuvent pas suivre le mouvement trop rapide et trop cher de la globalisation. Le *droit à la ville* des uns est la négation même du *droit à la ville* des autres.

Il ne faudrait surtout pas que le discours tranquilisant se mue en « Absolu inhumain ». Penser, comme habiter et bâtir, c'est peut-être bien cela : *rester perpétuellement inquiet*.

QUELQUES RÉFÉRENCES EN FRANÇAIS. EN GUISE D'INVITATION À LA LECTURE :

- Bonnicco, Céline, « La ville comme forme de la vie moderne. L'étranger et le passant dans la philosophie de Georg Simmel », *Cahiers philosophiques* 2009/2 (N°118), p. 48-58.
 Côté, Jean-François & Deneault, Alain (Dir.), *Georg Simmel et les sciences de la culture*. Presses de l'Université de Laval, 2010.
 Jankélévitch, Vladimir, « Georg Simmel, philosophe de la vie », introduction très consistante à l'ouvrage de Simmel G., *La Tragédie de la culture*, Editions Rivages poche, 1988, p. 11-85.
 Rafele, Antonio, *La métropole. Benjamin et Simmel*, Préface de Michel Maffesoli, Paris, CNRS Éditions, 2010.
 Rémry, Jean (Dir.), *Georg Simmel: ville et modernité*, L'Harmattan, 1995.
 Simay, Philippe, « La ville des sens », préface à Simmel G., *Les grandes villes et la vie de l'esprit* suivi de *Sociologie des sens*, traduit de l'allemand par Jean-Louis Vieillard-Baron et Frédéric Joly, Paris, Payot, Collection: Petite Bibliothèque Payot, N°910, 2013.
 Vieillard-Baron, Jean-Louis, préface à la première partie « La Femme, la Ville, l'Individualisme » dans Simmel G., *Philosophie de la modernité*, Paris, Payot, 1989, p. 9-183.

30. Texte capital qui n'a pas échappé à la sagacité de Derrida. Cf. J. Derrida, « Barbaries et papiers de verre, ou la petite monnaie de "l'actuel" », *Rue Descartes*, 1994, n°10 (éd. Albin Michel).

31. Jankélévitch Vladimir, « Georg Simmel, philosophe de la vie », introduction à Simmel G., *La Tragédie de la culture*, éd. Rivages poche, 1988, p. 85.

32. Chadoin Olivier, « "Les formes informent": le retour du symbolique dans la fabrique de la ville néolibérale », *Questions de communication*, 25/2014, p. 21-39.